

Trilogie schliesslich ist eine völlig durchgeknallte «Neo-Hippie-Interventionistische-Anti-Internet-Peripherie-Welttournee-Roadshow und Meta-Opr», bei der sich das Publikum vor ØØØ- und ÆÆÆ-Rufen kaum halten kann: teils vor Lachen, teils vor Fassungslosigkeit über das neodadaistische Nonsens-Spektakel.

Auf dem «Max-Joseph-Platz 1b», direkt gegenüber der Bayerischen Staatsoper, hat Ruedi Häusermann mit seiner *TONHALLE* ein detailreich gestaltetes Konzerthaus in miniature gebaut. Die Musik ist mit wenig Bogen und viel Dämpfern erstaunlich virtuos auf die akustischen Bedingungen abgestimmt und bietet ein unterhaltsames Kammer-spiel im Wortsinn; das eigentliche Ereignis aber findet um das «Tiny-Konzert-House» herum statt, das sich zunehmend und höchst unterhaltsam gegen disruptive Klangereignisse von aussen behaupten muss.

Auch eine Art Miniatur ist *Up Close and Personal*, in dem Kaj Duncan David den Lebensstil des Countertenors Daniel Gloger zwischen Arbeits- und Privatleben skizziert. Sehr lecker ist der gut gemixte Begrüssungsdrink und der Abend ohne Frage nett – aber kann dies das Ziel von neuem Musiktheater sein?

Das muss sich auch Frederik Neyrinck mit seiner *Nachlassversteigerung* «eines merkwürdigen Menschen und Künstlers» fragen lassen. Die Wohnungsbesichtigung bietet schönen Voyeurismus, während eingeschleuste «Besucher» eine zunehmend chaotische Geräuschkulisse erzeugen. Anschliessend lauscht das Publikum von Bierbänken im Innenhof einem Trio in den Fenstern des ersten Stocks – wie das alles allerdings zusammenhängt, bleibt schleierhaft.

Eine gelungene Intervention sind die *Königlichen Membranwerke* Miika Hyytiäinen, der durch ein radikales Wohlfühlprogramm am Starnberger See situative Grenzerfahrungen erzeugt: vom Villenbe-

such über eine Fahrt mit dem Doppeldeckerbus an unfassbaren Anwesen vorbei bis zu einer Seerundfahrt thematisiert sein Sci-Fi-Märchen die Fluidität von Daten: am Ende hören die Besucher ihre eingangs abgegebene Einverständniserklärung zur «data policy» der *Nomictic Solutions* als verstörende Collage.

Auch Eleftherios Veniadis führt in seinem *Bathtub Memory Project* mittels radikaler Affirmation von Komfortzonen in einen musiktheatralen Zwischenbereich und schreckt dabei selbst vor Wellness im engeren Sinn nicht zurück. In einer hygienisch einwandfreien Badewanne können Einzelbesucher verlorene Bereiche des kindlichen Unterbewusstseins erfahren: durch das körperwarme (Frucht-)Wasser sowie griechische Wiegenlieder, während prä- und postnatale Surrealisten über den weissen Kokon flimmern, der die freistehende Wanne umschliesst.

Auch ein Fussbad, Teil von Saskia Bladts über neun Tage fortschreitender Produktion *regno della musica – TERRA*, darf zum Wellnesssegment gezählt werden. Tatsächlich fühlt man sich an diesem angenehmen Nachmittag königlich – was er im Rahmen der Münchener Biennale für neues Musiktheater zu suchen hat, wird allerdings an keiner Stelle wirklich klar.

Die gelungenste Produktion ist letztendlich das Festivalerlebnis selbst. Der Besucher ist dazu angehalten, sich einen Stundenplan durch die insgesamt fünfzehn Neuproduktionen zu bauen, deren Premieren sich teilweise überschneiden. Das bedeutet: Niemand erlebt genau dieselben Dinge, vielmehr bestimmen die eigenen Entscheidungen den Rezeptionsfluss und machen damit die Münchener Biennale für neues Musiktheater 2018 zu einer echten «Privatsache»: das Motto wird von Daniel Ott und Manos Tsangaris also ganzheitlich eingelöst.

Anna Schürmer

Musica ex machina

Festival ManiFeste

(Paris, du 6 au 23 juin 2018)

Placer un festival de création musicale sous les auspices de l'intelligence artificielle, des algorithmes et des machines est apparemment dans l'air du temps. C'est ce que faisait Archipel à Genève en mars dernier, et quoique sous un angle différent, ManiFeste s'empare d'une thématique analogue, prenant soin là encore de suggérer la supériorité créatrice de l'humain sur la machine. Exit donc le scénario de science-fiction: l'inhumanité dont peuvent parfois faire preuve les robots ne reflète pour le moment que celle des humains qui les programment. De ce point de vue, *Thinking Things* de Georges Aperghis pourra sembler assez froid par son propos – l'état de la surveillance généralisée s'est encore resserré depuis le *Luna Park* de 2007 –, mais aussi par la virtuosité presque clinique de son écriture comme de sa réalisation et de son interprétation. La scène est peuplée par un robot disloqué, dont les membres bougent pourtant sous l'effet d'une véritable programmation, par une tête de robot totem évoluant sur un rail, et par des humains. Ces derniers – Donatienne Michel-Dansac, Johanne Saunier, Lionel Peintre et Richard Dubelski – sont assignés à des espaces compartimentés et ne communiquent, malgré leur proximité, que par l'entremise de machines. On reconnaît dans le traitement textuel les procédés itératifs, cumulatifs et combinatoires chers au compositeur.

Second concert d'ouverture donné par le contrebassiste Florentin Ginot, *Not here* pouvait apparaître comme une réhumanisation du geste musical, que le dispositif scénique – quatre plateformes de verre de différentes hauteurs accueillant chacune un instrument – et l'éclairage en contre-plongée auréolaient cependant, sous les voûtes de l'église Saint-Merry, d'une lumière quelque peu épiphannique. Un programme particulièrement judicieux mêlant œuvres

originales et transcriptions éclairait lui aussi plusieurs de facettes de l'instrument : une matière sombre s'étendant jusqu'à des graves abyssaux (Saunders), une dominante mélodique (Kurtág), la stridulation abrasive d'un corps à corps engagé (Aperghis), ou le crépitement de cordes doucement percutees par le talon de l'archet (Lachenmann). Bouquet final de la soirée, *We must* de Sebastian Rivas tient de la pièce de concert et de la performance, sa dimension théâtrale étant amplifiée par le contexte scénique.

Création musico-lumineuse de Marko Nokodijevic et Robert Henke, *From within* constitue la plus grosse déception de cette édition de ManiFeste. On ne s'étendra pas sur la bien trop faible densité musicale de cette pièce de près de 70 minutes, qui sous-emploie l'Ensemble Intercontemporain, s'éternise sur des harmonies simplistes, et distille sur fond d'ambiance musicale de *blockbuster* des solos de hautbois orientalo-impressionnistes. La partie électronique n'est pas plus économe de clichés, et loin de masquer l'indigence de la partition, les clignotements psychédélics d'une « sculpture » de tubes de LED flottant au-dessus de la scène semblent même la surligner. Comme le prouve pourtant *Inscapes* d'Hector Parra, une dose de grand spectacle ne nuit pas forcément à une pièce orchestrale d'envergure. Rejoignant l'Orchestre National de Lille

et son énergique chef Alexandre Bloch, les musiciens de l'EIC, dont certains sont placés sur les balcons latéraux, contribuent avec l'électronique à la figuration d'une topologie de l'Univers inspirée par les travaux de Jean-Pierre Luminet. L'argument, un voyage virtuel à travers un trou noir géant, fait de cette pièce un poème symphonique, et peu importe que l'on ne perçoive guère la compression spectrale ou les modifications de l'acoustique de la salle : la virtualité poétique prime, et les images fertilisent une musique généreuse, riche de textures diversifiées et émaillées de soli d'un lyrisme inhabituel chez le compositeur.

Quoique proposant des pièces de bien moindre durée, certains des jeunes compositeurs du Cursus de l'Ircam semblent peu soucieux de la question de l'énonciation, davantage focalisés sur ce qui relève plutôt du *sound design*. Du double concert qui leur offre une tribune, on retient surtout l'efficacité scénique de *Pan Box* (Tom Bierton), l'espace chorégraphique qu'offre à ses interprètes (percussionniste et danseuse) Shihong Ren par son utilisation judicieuse d'un instrumentarium assez restreint de petites percussions, ou la transformation profonde par une électronique cependant non ostentatoire d'une contrebasse écrite en finesse (Daniel Alvarado Bonilla). Avec son tuba « augmenté » de façon artisanale, Bertrand Plé tend à

confirmer dans *Janus* qu'un arrière-plan narratif – on retrouve ici un peu de l'univers clownesque de la *Sequenza* pour trombone de Berio – favorise, dans cet exercice imposé de la pièce pour instrument soliste avec électronique, une certaine cohérence formelle.

Si ManiFeste collabore naturellement avec l'EIC, on peut y entendre d'autres ensembles. Qu'elle soit dotée ou non de texte, la musique de Gérard Pesson révèle un sens très développé du discours, dont *L'Instant Donné* restitue de façon magistrale l'extrême richesse de détail, même lorsque prévaut l'économie de moyens. Proposant un concert de « monologues », l'excellent Klangforum Wien met lui aussi en avant, sous la direction de Titus Engel, la narration. Pour Franck Bedrossian, l'écriture vocale est un tournant assez récent. Bien que composé sur près d'une décennie, son cycle *Epigram* frappe par son homogénéité, et force est de constater que l'organicité d'une voix que le compositeur a renoncé à traiter de façon instrumentale l'a amené à explorer de fertiles terres harmoniques. *Epigram III* apparaît comme un reflet épuré du cycle, et outre sa touche naturaliste qui renvoie directement à la poésie d'Emily Dickinson, le passage où Donatienne Michel-Dansac siffle constitue paradoxalement, dans son dépouillement distancié, le climax expressif de tout l'édifice. Dans le contexte de l'Ircam, et alors que ce même concert inclut une pièce avec électronique, on réalise à quel point certains compositeurs ont intégré à leur écriture instrumentale une part de l'imaginaire acoustique né du potentiel de l'informatique. Antithèse de l'intelligence artificielle, l'image de l'humain capable de digérer l'apport de la machine pour mieux s'en émanciper offre en creux un séduisant épilogue à ce festival inauguré par la toute-puissance des robots.



L'inhumain du programmeur : Thinking Things de Georges Aperghis © ircam

Pierre Rigaudière